

Malgré ma profonde admiration pour les découvertes du génie, je ne puis me défendre d'un grand et légitime éffroi, lorsque j'envise l'avenir qu'elles préparent à la classe ouvrière, si nombreuse et si digne de toute sympathie ; et, au risque de passer pour éteignoir, je les considère, pour notre jeune pays, comme un funeste héritage d'une civilisation trop avancée, et je me mets à regretter de toutes mes forces, ce bon vieux temps, ce temps de vos pères, auquel on ne connaissait, ni ce luxe qui nous ruine, ni toutes ces belles inventions qui pour enrichir quelques particuliers font pârir des milliers de familles.

Jadis, on vivait sans tout cela, et bien, des vieillards m'ont assuré qu'on vivait fort bien.

Aujourd'hui, Messieurs, on fait les souliers à la mécanique, il est vrai de dire qu'ils se découtent plus vite et qu'on les paye plus cher,—on court à la mécanique, on fabrique un tas de choses à la mécanique : partout l'on entend le bruit de la vapeur dont le sifflet moqueur semble insulter le pauvre qu'elle a condamné à un double et triple travail pour un salaire bien moins élevé, et l'on crie sur tous les tons et sur tous les airs : Progrès ! Progrès !

Vit-on mieux ?

Mais à l'heure même où je parle, savez-vous, Messieurs, combien de malheureux sans ouvrages et sans pain agonisent lentement dans leurs demeures, froids et nus, au milieu de leurs familles affamées, attendent avec une siévere impatience le retour de l'été et des rudes labours.

Savez-vous qu'il y en a des centaines de ces malheureux ! et ces malheureux ! qui se couchent avec la faim sont vos frères, et ces frères malheureux sont à vos portes ?

Eh bien ! Messieurs, si ce tableau est fidèle, si ces paroles signifient un peu plus que de la déclamation vaine et sonore, vous comprendrez quel bien immense l'œuvre de l'Union de prières et de bonnes œuvres est appelé à faire parmi nous !

Et tout d'abord, Messieurs, en lisant ces statuts si humbles en apparence, mais cependant d'une si vaste portée, l'idée première qui vous frappe n'est-ce pas celle de cette *Union si précieuse*, dont nous avons tant besoin et qui malheureusement nous a presque toujours fait défaut ?

Eh bien ! ce que l'intérêt et l'argent, ces grands moteurs n'ont pu faire jusqu'ici, la religion l'a entrepris, et pour parvenir à ce but, elle a rassemblé dans une même légion qui peut s'accroître à l'infini, sous le même drapeau, et en face d'un cercueil, le riche et le pauvre et elle a dit à chacun d'eux par la bouche de St. Augustin :

"Voulez-vous bien mourir, vivez bien ; celui qui vit bien ne peut mourir mal ; la bonne mort est la récompense de la bonne vie."

Puis se tournant vers les riches et leur indiquant du doigt le sépulcre qui les appelle, elle leur a fait entendre ces magnifiques paroles de Bossuet :

"Heureux du siècle ! rappelez-vous que de tous vos trésors, "vous n'importezez avec vous, dans l'autre monde, que la part "que vous en aurez donnée dans celui-ci..."

Et lorsqu'elle a vu toute cette foule recueillie et prête à recevoir la bonne parole, on a entendu cette promesse pleine de consolation pour l'avenir : Je vous commande à tous, au nom de la charité, l'*union*, la paix, la bonne volonté, et je resserrerai entre vous qui êtes pauvres et vous qui êtes riches les liens qui doivent vous unir non seulement comme frères en Jésus-Christ, mais comme membres de la même famille qui buvez aux mêmes sources et vivez sous le même ciel ; et je ferai luire sur chacun de vous la joie de l'âme et la prospérité.

Déjà un grand nombre de personnes de marque de cette ville ont donné un bel exemple en s'enrôlant dans l'association. Je sais un homme aussi distingué par sa haute position sociale que recommandable par sa science, qui non content d'y être entré avec toute sa famille, vient lui-même à l'église quand Dieu lui donne un enfant, et qu'après avoir mis le nom du nouveau né dans le livre de vie, le fait aussitôt inscrire au livre de l'*Union de prières*.

Ne serait-il pas grandement à souhaiter que ce mouvement fut suivi par toute la haute classe ?

Mais savez-vous, bien, Messieurs, que l'œuvre compte parmi ses membres seize évêques et tous les évêques du pays.

Vous vous rappelez encore cette lettre si belle, si touchante, qu'on vous a lue du haut de la chaire, d'un prince de l'Eglise, du Cardinal Archevêque de Besançon, Monseigneur Mathieu, demandant à faire partie de l'œuvre.

Et pourquoi d'ailleurs les riches craindraient-ils de s'unir aux pauvres ? Cette *union*, cette fraternité n'est-elle pas toute chrétienne ? Devant Dieu et devant la tombe ne sommes-nous pas égaux, et n'est-ce pas la seule égalité qui puisse réellement exister ici-bas ? Allons donc tous dans l'*Union de prières et de bonnes œuvres*, il n'y a pas de mésalliance possible, car la religion élève et purifie tout ce qu'elle touche. Et puis, je vous le demande, n'est-il pas bon, n'est-il pas salutaire de penser quelque fois à la mort ? Misérables voyageurs d'un jour que nous sommes, notre vie serait-elle si longue et l'éternité si courte !

Messieurs, si nous voulons trouver de grande et solides vertus, de beaux dévouements et la plus grande somme de bonheur réel qu'il soit possible d'atteindre ici-bas, il faudrait peut-être aller les chercher sous l'humble toit de l'ouvrier dont la religion guide toutes les actions et que le travail sanctifie.

Entrons, si vous le voulez bien, dans une de ces humbles demeures. Ce qui frappera tout d'abord vos yeux, ce sera la propreté excessive qui règne partout. Voyez ce lit au couvre-pieds bariolé de mille couleurs ; voyez ces humbles rideaux de calicot aux fenêtres dont les vitres reluisent ; voyez ces catalogues, étendues sur le plancher jaune ; comme tout cela est propre, net et bien entretenu, comme tout cela a je ne sais quoi de coquet qui fait plaisir à voir et qui annonce l'ordre, le bien-être et l'amour du foyer !

Quelques tableaux ornent les murs ; là, dans le coin, contre le chevet du lit surmonté d'un bénitier en faïence, regardez dans son modeste cadre de bois peint, qui imite vaguement l'acajou, le tableau de l'œuvre de l'Union de prières. Voici Marie, la Vierge aux *Sept douleurs*. En face se trouve un St. Joseph qui semble sourire, et au-dessus de la commode en noyer se montre avec son feuillage d'un vert éclatant et ses fruits d'un rouge vif l'arbre précieux de la *tempérance*.

Tenez, voilà Jeanne, l'ange de ce réduit, qui met la table ; l'heure du souper approche, son mari va revenir de l'atelier et ses trois enfants de la *salle d'asile*.

Admirez comme elle est alerte et joyeuse. Elle chante, toutes les mères savent chanter, mais elle chante tout bas de peur de réveiller son petit dernier qui dort dans le berceau de mérissier que le père a façonné lui-même et qui élèvera toute sa famille.

Ah ! entendez-vous sous la fenêtre ces chères petites voix ? Ce sont les enfants qui s'en viennent de l'école en gazouillant le long du chemin et en se tenant tous trois par la main ? L'aîné, garçon de cinq ans sonnés, marche au milieu conduisant ses deux sœurs dont la plus petite va avoir trois ans, l'été prochain.

A ces voix animées, Jeanne est accourue sur le seuil ; comme elle les embrasse ces chers enfants ! avec quelle sollicitude maternelle elle passe l'inspection de leurs vêtements qu'elle a taillés et cousus elle-même, et quelle joie se peint dans ses yeux en reconnaissant qu'ils sont aussi propres, en aussi bon ordre que le matin !

La chambre tout-à-l'heure presque silencieuse est remplie maintenant de joyeux caquets qui sonnent plus agréablement à l'oreille de cette chère Jeanne que la plus douce musique.

C'est l'aîné qui raconte qu'il y avait à terre, pendant la récréation, dans la cour de l'école deux belles pommes bien appétissantes et que personne n'y a touché parceque la sœur dit souvent qu'il est vilain de prendre ce qui ne nous appartient pas.

La petite Marie avoue naïvement qu'elle a dormi une partie de l'après midi, et là-dessus le grand frère explique combien il faisait chaud, et comment la bonne maîtresse est venue enlever sa petite sœur parmi ses petites amies pour la déposer tranquillement sur un lit douillet.

Sur ces entrefaites le père arrive. Il embrasse sa femme, il embrasse tour-à-tour ses enfants, et l'on se met gaîment à table sans que personne oublie de faire le signe de la croix.

On mange de grand cœur le modeste et substantiel repas. Tous